

CLARA ARNAUD

Et vous passerez
comme des vents fous

roman

ACTES SUD



51. - Éleveurs d'Ours des Pyrénées

Fauré et ses Fils, phot.-éditeurs, St-Gérons-Faix (Propriété exclusive, Reproduction interdite)

Mais toutes ces ressemblances grossières avec l'homme ne rendent l'ours que plus difforme et ne lui donnent aucune supériorité sur les autres animaux.

BUFFON, *Histoire naturelle.*

I

REMONTER

*“Nous étions en paix comme nos montagnes
Vous êtes venus comme des vents fous.
[...]”*

Elle s'éloigne lentement, de ce pas suspendu, quelque peu léthargique de la sortie d'hibernation. Malgré les restrictions alimentaires et la perte de poids qu'impose le demi-sommeil hivernal, elle lui semble toujours aussi grande, aussi puissante que la première fois qu'il l'a vue, un an plus tôt, sa grosse tête balançant au rythme de ses pas, du mouvement de ses épaules ourlées de fourrure. Les premières semaines de printemps, ils sont encore faibles, peu réactifs, lui a expliqué Marcel, c'est le bon moment pour s'en approcher sans risque – et des ours, il en a chassé, il a l'habitude, le vieux. Elle dégage pourtant déjà une impression de grande force.

Et maintenant, Jules retient sa respiration, se concentre pour rester immobile, et il prie avec ardeur pour que son odeur soit suffisamment camouflée par celle de la terre, l'humus dans lequel il baigne, qu'elle ne le sente pas, il prie pour que tout se déroule comme dans ses plans, ses rêves. Il suffirait d'un souffle de vent mal orienté. Elle a disparu de son champ de vision, soudain. Il attend quelques minutes, seuls les oiseaux et une brise dans les feuilles, le craquement des branches sous son torse, à chacune de ses respirations, perturbent le silence.

Il attend, attend encore un peu, imaginant l'ourse s'éloigner nonchalamment, gratter le tronc d'un arbre mort, se plonger dans la dégustation de larves d'insectes avec délectation.

Puis vient le moment, il le sent. Il se redresse doucement, déplie son corps centimètre par centimètre, regarde de droite à gauche, et s'avance vers l'entrée de la tanière, comme si une force extérieure, un instinct l'y guidaient plus qu'une décision raisonnée. Il s'est imaginé tant de fois la scène, il lui semble qu'il l'a déjà vécue dans une existence antérieure et ne fait que la rejouer.

Une peur primitive l'étreint en entendant les feuilles crisser sous ses pas, et le chuintement du reste de neige molle dont les prémices du printemps ne sont pas encore venues à bout. Il a l'impression que chaque son se répercute à travers les bois, y retentit et va gagner l'oreille de l'ourse. Mais il ne faut pas trop réfléchir, agir plutôt, faire ce qu'il a maintes fois répété dans sa tête.

Il se trouve à l'entrée de la tanière, l'ourse en est sortie, c'est le moment, son moment, maintenant, ou jamais.

Allez, un peu de courage. Comme un grand vide dans le ventre soudain, le pouls qui s'emballe, les mains qui tremblent. Il respire à pleins poumons et il glisse d'un coup dans le goulot d'étranglement qui sert de couloir à l'animal, il rampe, le plus vite possible, s'aidant de ses coudes. Le souffle court, la conscience aiguë du danger. Et une excitation qu'il n'a jamais ressentie auparavant. Si elle revient trop vite, il est mort. Si elle revient. Il respire fort, se concentre. Quelques mètres à peine le séparent de la chambre de l'ourse, qui lui paraissent interminables.

Sa chemise s'est déchirée, sa veste ouverte frotte, il sent la terre contre son ventre, les racines que l'animal a sectionnées pour ouvrir ce souterrain. Sa peau écorchée, la terre, l'odeur fauve, et lui, rampant comme la bête. Sauf qu'elle connaît l'intimité des lieux, lui a plongé dans l'inconnu. Son souffle s'accélère. Il n'entend plus que la friction de ses vêtements, son corps, contre ce boyau qui l'enserme et dans lequel il ne voit rien.

Aveugle et sourd au monde extérieur. La pénombre est presque absolue, les bruits du dehors, les oiseaux, le vent dans les feuilles, abolis : il est dans le ventre de la montagne, dans la tanière. Ou bien est-ce un rêve. Mais non – la terre, la peur, la sueur qui perle au front –, tout ça est bien réel.

Et soudain s'ouvre la cavité, il porte la main au-dessus de sa tête, tâtonnant, se redresse à moitié, touche ce qui serait un plafond, à sa droite, un mur, car c'est bien une demeure, dans laquelle il vient d'entrer. En voleur. Il tremble. Encore inspirer, expirer, il tente de reprendre ses esprits. Se concentrer. C'est le moment de sortir la bougie. La main fouille dans la besace attachée à son flanc gauche, miracle, elle ne s'est pas perdue durant la traversée du goulot. La petite boîte d'allumettes, voilà, il lutte encore un peu pour en extirper une, à l'aveugle, la perd, en reprend une autre. Son corps ne répond pas bien. La peur, inspirer, expirer, c'est son moment, il ne faut pas se rater.

Il entend de petits grognements, juste à côté de lui : les oursons sont là, tout proches. Ils sont là. Vraiment. L'excitation le gagne. Il fait tiède dans l'antre, voilà la bougie. Et si elle revenait ? Non. Ne pas y songer. Craquer l'allumette, s'y reprendre,

encore, les gestes qui font défaut, et allumer la mèche. À la lueur mordorée de la petite flamme, il distingue enfin les contours lisses des murs, striés d'entailles profondes, la marque du travail d'artisan de l'ourse. Elle a bâti tout ça de ses mains, songe-t-il, de ses griffes, cette alcôve, ce refuge. Elle y a somnolé, rêvé, attendu que s'altère le manteau neigeux, elle y a mis bas.

Tout va très vite mais il a l'impression d'avoir quitté l'air libre depuis des lustres. Et sous ses yeux, dans un écrin de paille et de feuilles : un nid et deux oursons, enlacés, qui frémissent à sa vue. Il retient un cri d'émotion. Son ourson est là ! C'est maintenant, vite, il faut agir, avant qu'elle ne revienne, agir, poser la bougie au sol, sans l'éteindre, prendre le sac, chaque geste, il l'a pensé, répété, comme Marcel lui a dit de faire, et tout s'enchaîne.

Les deux oursons le fixent, le plus gros se redresse, et il émet une sorte de feulement, ses poils hérissés. Et un, deux, trois, Jules fond sur lui, le recouvre du large sac de toile et, dans un bref corps à corps, le referme sur le petit animal qui ne pèse pas bien lourd. Quelques grognements, il n'y prête pas attention. L'autre ourson s'est recroquevillé.

Il s'extirpe de la tanière en hâte, la créature se démène dans le sac de toile qu'il tient contre son corps, elle gronde avec verve. Il a pris le plus gros des deux, et voilà qu'il a dans sa besace un ourson, vivant, chaud, qui crie et se débat de toutes les forces que le lait gras de sa mère lui a insufflées durant ses premiers mois de vie sous la terre. La sortie est brutale, mais bientôt, il aura un foyer humain. Cet ourson-là vient, sans le savoir, de quitter le règne animal.

Au moment de se saisir du petit, la lueur ténue de la flamme éclairait le regard de l'autre ourson, un regard d'absolue terreur, qu'il a soutenu. Puis vite, il s'est alors tiré hors de la tanière, le captif contre son torse. L'odeur puissante de la famille de plantigrades, la pénombre, les griffes de l'ourson contre son bras gauche, duquel gouttait un peu de sang. Son cœur bat à tout rompre, si elle vient, maintenant, si elle entend les cris de son petit, elle le tuera. Il serre la lame contre sa cuisse droite, dans l'étui de cuir élimé. Ou lui la tuera.

En cas d'attaque, tu laisses l'ours se dresser et aller jusqu'à toi, lui a expliqué le vieux Marcel, qui en a connu, des fauves. Avec force gestes, levant les yeux au ciel. Tu gardes la lame au niveau de ta poitrine, dirigée vers lui, il va t'enserrer. Jules s'imaginait alors l'embrassade spectaculaire et il frissonnait. Là, tu mets bien la tête contre son corps, qu'il ne puisse pas te mordre le visage et la pointe perpendiculaire, elle va s'enfoncer dans la bête. Disant cela, il mimait le geste sec du poignard pénétrant le cœur. Et surtout, ne lui porte jamais de coup à distance, sinon, il sera blessé, fou de colère et il te tuera. La lame, ça s'utilise au corps à corps, avait précisé le vieux borgne, au visage marqué par une vie de braconnage et de bagarres.

Jules n'a jamais su si Marcel a réellement vécu cette lutte avec l'ours, cette étreinte mortelle, mais il se raccroche à ce scénario. Il se prépare mentalement, si la mère arrive, à battre en retraite, puis s'il n'a d'autre choix, à riposter avec la *gavinetta*, cette longue lame effilée des chasseurs d'ours, que lui a léguée le vieux et qu'il tient pour un trésor.

La sueur lui coule le long des tempes malgré la fraîcheur matinale. Il se dirige vers le sentier en contrebas à toute allure, les branches lui fouettent le visage. La lame frôle sa cuisse droite, la petite créature s'agite contre son flanc gauche, grogne et gémit de plus belle dans le sac. Il tremble. La mère ne doit pas être si loin, et puis les animaux ont les sens si aiguisés.

Une fois sur le sentier, il cavale à toute allure, il tente de limiter l'impact de ses pieds sur le sol, afin de ne pas trop secouer l'ourson, mais ne peut s'empêcher de filer, l'ourse pourrait encore venir jusqu'ici chercher son petit. Et si elle vient, ce sera sanglant. Mais il ne faut pas y penser. Non, se concentrer, descendre plus vite.

Il arrive bientôt à la limite des pâturages, le chemin sera court, lui et la mère vivent dans le dernier hameau avant le territoire des ours, le plus haut de la vallée, Arpiet, dont les habitants voisinent les cimes gracieuses du pic des Trois Reines. Il contourne les vergers du père Claude, dépasse la maison de Monique, arrive devant la porte de la sienne, s'engouffre dans la cuisine, toujours sombre en dépit du soleil qui inonde la vallée en ce matin d'avril. Les fenêtres et les portes étroites les protègent du froid mordant l'hiver, elles leur volent la lumière du printemps.

Le sac ne bouge plus, pourtant l'ourson s'y trouve. Il l'en sort à la hâte, peut-être qu'il a manqué d'air, qu'il est en train de s'étouffer ? Il est si près du but. Avoir un ours, son ours. Il se figure avec horreur une dépouille inerte. Il saisit la petite créature et l'extirpe de sa prison de tissu par la peau du cou, elle est encore si vulnérable.

Il l'observe – son nez pointu, les yeux ardents, les oreilles qui complètent le triangle de son visage, et la peau nue, noire, de ses plantes de pieds, puis son ventre. Il laisse glisser son regard vers le bas pour déterminer le sexe de l'animal. Une femelle, c'est une femelle ! Il n'aurait jamais cru que le plus gros des deux oursons soit du côté du féminin, mais c'est sans importance. Elle lui paraît solide, exagérément grande pour son âge, entre trois et quatre mois, dotée d'une fourrure dense, soyeuse, dans laquelle il passe ses doigts tout en veillant à bien la tenir. Elle s'agite soudain, dans un sursaut de rage, de panique, Jules ne sait pas, elle respire fort, mais elle respire. À l'exception de la large tache sur son poitrail et de son collier plus clair, sa robe est charbon, un noir qui diffère des nuances chocolat des autres oursons qu'il a pu voir. Elle est magnifique, bien sûr, c'est son ourse ! Enfin.

Il ressent une joie et une tendresse immenses pour la petite bête qui s'agite dans ses bras, il l'enserme, elle résiste, mais elle comprendra vite que leur destin est lié, elle s'accoutumera. Elle n'aura d'autre choix. Parce que toi, je te lâche plus des yeux, et quand tu seras grande, nous deux, on ira en Amérique chercher la belle vie.

Depuis l'enfance, il fréquente les montreurs d'ours de la vallée, leur rend visite à chaque capture, les suppliant de le laisser voir, toucher, porter les oursons. Et eux, amusés par l'enfant à la vocation de saltimbanque, lui ont déjà permis de tenir des petits dans ses bras, surtout le vieux Marcel. Ils lui ont enseigné comment les manipuler, les nourrir, les

prélever en tanière. Son tour est venu, il a le sien, son protégé, son serviteur.

Les anciens lui ont raconté, leurs virées à travers le pays, au-delà, de l'autre côté de l'océan, il a vu des jeunes partir. Parfois, une missive parvient au village, que l'heureux destinataire s'empresse de faire lire aux uns et aux autres, relatant les aventures des montreurs d'ours dans ces lointaines contrées. Il a toujours écouté ces récits les yeux brillants, voulu en être aussi. Durant des années, le père a martelé que c'était trop tôt, qu'il fallait attendre d'avoir "du poil aux joues" et la majorité, qu'un gamin, ça part pas courir le monde avec un fauve, mais qu'un jour, pourquoi pas, après tout, si ça lui disait au gamin de vadrouiller, pourquoi pas. Mais qu'il se fasse pas trop de rêve, hein, qu'il soit colporteur, postier, un vrai métier... Comme le mari de Monique, qui vit sur les routes avec ses alambics et ses liqueurs. Depuis, le père est mort, Jules a grandi, quelques poils ont constellé son visage émacié. La mère, elle, ne dit trop rien, elle a fini par accepter. De toute façon, ici, y a pas assez pour tous, il en faut qui partent, c'est pauvre ici, elle dit souvent, fataliste.

Lui attend son heure. Il les voit défilier devant la maison, ceux qui, chaque année, au printemps passent le col, accompagnés de leurs bêtes. Ils ont fière allure, les types et leur Martin – ainsi nomment-ils leurs ours, lui trouvera un nom plus original, surtout pour une femelle. Ils font une tournée en Espagne, remontent quelques mois plus tard. D'autres prennent la route du nord dès la fonte des neiges et reviennent lorsque la forêt roussit. Ceux-là se contentent de la France, de l'Europe, c'est déjà l'aventure, bien sûr, mais ils ne sont pas admirés

comme les grands montreurs, ceux qui ont franchi l'Atlantique.

Ah, oui, l'Amérique. C'est loin, c'est grand, c'est tout ce qu'il sait. Il veut y aller. Lui et l'ourse, car elle sera magnifique. Plus il observe sa constitution solide, les petites pattes déjà larges pour une créature si jeune, plus il songe qu'il a eu du nez, de trouver cette tanière, de la prendre elle, oui.

Il avait repéré la mère ourse l'année précédente, à la fin de l'été, elle traînait dans les couloirs à avalanche. Avec Pierre, ils l'avaient parfois vue en menant paître les vaches. Elle ne leur accordait pas la moindre attention, arpentait les hauteurs inaccessibles aux hommes, puis elle s'enfonçait dans la forêt. Le plus difficile avait été de localiser la tanière, dans ce recoin dense où elle plongeait. L'automne dernier, il avait arpenté les bois en pente, en était revenu maintes fois, à la nuit tombée, le visage griffé par les broussailles et les ronces.

C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin, disait la mère, peu convaincue, elle qui s'était habituée depuis la mort du père à ce que la vie soit rythmée par des drames ordinaires – des hivers difficiles, la perte d'une vache, le mildiou. Elle n'y croyait pas à son projet, au gamin, mais elle le laissait tenter. Elle avait accepté qu'il passe des journées entières en montagne, au détriment des tâches domestiques et agricoles, les bocaux à faire, le bois, si important pour tenir les hivers, les deux vaches à soigner, et la maison – il y avait toujours quelque chose à rafistoler dans cette bicoque sombre. Te fais pas trop de rêves, elle disait, quand il partait traîner autour de la tanière dans l'espoir

fou, un jour, d'être là au bon moment pour s'emparer d'un des oursons.

Te fais pas trop de rêves.

Il avait identifié l'emplacement de la tanière juste avant l'hiver, par une espèce de miracle. Un jour de novembre, à l'aube. À force d'attention, il avait aperçu l'ourse qui vaquait à ses occupations dans le petit bois. Elle était énorme, le corps lesté de la graisse qui lui permettrait de tenir l'hiver, mettre bas, puis attendre le printemps, sans plus s'alimenter. Elle semblait sereine, ne prêtait aucune attention à Jules, qui la suivait. Sa démarche était souple et silencieuse, nonchalante mais déterminée. Elle s'était soudain immobilisée, puis, se dressant sur ses pattes arrière, elle s'était saisie des fruits d'un frêne. C'était une créature spectaculaire. Au bout d'un moment, elle s'était retournée et son corps massif s'était enfoncé dans les entrailles de la forêt. Elle venait d'entrer dans sa tanière sous ses yeux.

À partir de ce jour, il n'a cessé de penser avec émoi au printemps à venir, ce serait son année, l'opportunité inespérée d'une capture. Et dès la fonte des neiges, il a débuté les affûts. Capturer un ourson sans tuer la mère était une entreprise hasardeuse, à laquelle bien des *orsalhers* préféraient l'option de la chasse. Mais tuer un ours était inconcevable pour Jules tant il vénérât cette créature. Et puis, il n'aurait pas su faire. Le vol d'ourson impliquait d'attendre que la mère s'absente brièvement de la tanière, à la fin de l'hibernation. Et saisir l'opportunité d'une de ces sorties pour dérober le petit – au risque d'être surpris et tué. C'est la manière noble, disait Marcel, qui avait usé des deux dans sa longue vie.

À même le sol, lors des affûts, il a rêvé de l'Amérique, sans trop savoir ce qui se nichait derrière ce mot, cette terre plus vaste, plus riche, qui l'aimantait. Ce qu'il y avait au-delà de ses montagnes natales, il n'en connaissait rien. Il s'est assoupi, parfois, lorsqu'un rayon de soleil venait lui caresser le dos et le réchauffer, il a frémi de froid sous les pluies printanières. Certains jours, il se concentrait sur le va-et-vient des insectes qui passaient sous son nez, s'enivrait de l'odeur de l'humus, dont il espérait qu'elle couvre la sienne ; il oubliait parfois la course des heures, espérant se confondre si bien avec le sol et les bois qu'il en deviendrait invisible. Il a passé des jours, des nuits, des semaines d'attente, dans les forêts là-haut, pour se trouver aujourd'hui, au bon endroit, au bon moment.

L'ourson s'agite toujours, les yeux révoltés. Il la tient fermement d'une main par la peau du cou, l'autre main sous son postérieur. Elle se contorsionne, cherchant à fuir, poussant des petits cris, respirant trop fort et trop vite. Il la colle contre son torse. Elle se débat plus encore. Et dans ses yeux, la terreur, il la lit. Tu as peur mais tout ira bien, tout ira bien, répète-t-il. Il veut y croire. À l'Amérique, à la gloire. Et sa fourrure est douce et chaude, épaisse. La capture a été brutale. Et maintenant, il va falloir prendre soin de la petite créature, afin qu'elle survive, grandisse, forcisse. Les vieux lui ont dit : au début, du lait de vache, que du lait, au biberon, l'ourson doit dormir au chaud, près du feu. Et après, quand il grandit un peu, se renforce, tu commences à lui donner des fruits, du pain en bouillie, du maïs. Mais pas de viande, jamais, ça leur donne le goût du sang.

Alors il dépose l'ourse dans la besace, elle grogne. Et il se lève pour aller chercher un peu de lait, il plonge son doigt dans la jarre, puis le porte vers la bouche de la petite créature qui se débat. T'en veux pas ? Elle refuse, pour l'instant. Il se vexe, insiste, l'ourse grommelle. Elle ne sait pas encore qu'elle ne reverra plus sa tanière. Elle finira par manger, pense Jules. Il abdique. Ils s'habituent vite à la main qui les nourrit, ont dit les vieux. Elle s'est recroquevillée, comme résignée. Son ourse, il voudrait qu'elle le connaisse déjà, qu'elle danse au claquement de ses mains et se dresse à ses côtés. Il voudrait les applaudissements et les regards envieux des voisins. Bientôt. Déjà, la surprise de sa mère quand elle rentrera du village. Elle verra la petite ourse, son pelage sombre, dans ses bras. Elle sera fière, la mère, fière et impressionnée par son fils. L'Amérique, ce n'est pas un rêve, c'est son destin, Jules le sait depuis longtemps. Et ce jour de printemps 1883, à Arpiet, inaugure la vie saltimbanque.

Gaspard quitta Arpiet, laissant la maison endormie. Les montagnes luisaient des pluies d'avril, nues, noires, embrumées encore. La neige avait fondu, dévoilant les parois – camaïeu terre et mordoré, vrac de roches –, mais bientôt, le printemps imposerait sa fulgurance chlorophylle. Puis ce serait l'estive, la saison de montagne. La cinquième depuis son retour. Et certains matins, la verticalité de ce monde l'étouffait, son isolement. Ces vallées étroites, enforestées, où les montagnes, s'élevaient comme des remparts, enfermaient autant qu'elles protégeaient. Le refuge pouvait en un instant se convertir en prison.

Il s'engagea vers les hauteurs, suivant d'étroits chemins vicinaux, raides, corsetés de murs de pierres agencées une à une, résistant aux assauts du temps. Tout au long de la sente, des ruines de bergeries, de charbonniers et d'anciens parcs à vaches, les mêmes pierres encore jonchant le sol, couvertes de mousse. Les hommes avaient peuplé ces flancs, les avaient désertés, la forêt avait tout recolonisé. Les traces de la présence des bêtes et des humains se mêlaient désormais sans distinction, un enchâssement de signes qu'il fallait savoir lire pour comprendre l'histoire des

lieux. Il accéléra le pas alors que le soleil faisait une percée dans la vallée. Marcher l'apaisait. La chienne trotait dans son sillage. Quand la densité du couvert végétal le permettait, il regardait en contrebas. Arpiet, Salausc, les hameaux semblaient avoir été engloutis par les bois, et plus bas, du bourg d'Arbat, niché dans l'un des rares replats qu'offrait la vallée, il ne distingua bientôt plus que le clocher de l'église.

Remonter. Les années précédentes, il avait enclenché le compte à rebours dès janvier, février, euphorique à l'idée d'être là-haut, de repartir. La peur s'invitait désormais. Gaspard soupira. Quelque chose s'était effrité. Il avait traversé l'hiver comme un désert. Les angoisses de jour, de nuit, l'avaient harcelé. Et maintenant, il se sentait essoré. Il titubait, hagard comme après un KO. Il faudrait renouer avec la vie en cabane, et retrouver le sentiment d'évidence. Berger, il faut un caractère, disait Jean. Et moi, est-ce que j'ai la trempe ? Est-ce que je l'ai encore ? *Ce caractère.* Et là-haut, se montrer solide, éloigner les démons qui l'avaient étreint cet hiver, pris à la gorge si fort par moments, qu'il se réveillait en sueur, haletant, expurgeant des râles, battant des bras et des jambes comme une bête qu'on égorge, en repensant à l'accident. Lucie, assise au coin du lit, lui avait dit : tu me fais peur. Parfois, il était allé s'asseoir dans la cuisine au cœur de la nuit, et songeant à ce qui était advenu, il avait laissé des gouttes lourdes et salées couler le long de ses joues, de son menton. Mais il fallait tenir bon, pour Lucie, pour ses filles.

Il bruinait désormais, un rayon tentait de percer l'épais nuage noir stationnaire. La montagne

en avait bien besoin. Ici, l'exubérance du végétal faisait illusion, mais année après année, les sources tarissaient, les températures montaient, la canicule devenait la norme. Et les anciens lui avaient raconté les rivières surabondantes inexorablement converties en ruisseaux, l'herbe qui se raréfiait là-haut. Les brebis s'en tiraient encore lors des sécheresses. Elles tenaient sans boire ou presque, s'hydratant de rosée dans l'herbe aurorale. Mais les vaches, les chevaux, les humains ? Ils en étaient incapables. Alors, qu'il pleuve !

Il ferma son épaisse veste polaire – en avril, le froid pouvait vous cueillir, il lui faudrait deux bonnes heures pour s'extirper des bois denses et gagner les hauteurs. Il se sentait faible. Regarde-toi, disait Lucie, tu serais une brebis on dirait que t'es pas en état ! Et elle passait délicatement la main le long de sa colonne saillante. Il s'arrêta un instant pour refaire son lacet, puis regarda alentour, le monde obtus, les crêtes auxquelles il avait accroché ses rêves quelques années plus tôt, leur verticalité suscitait toujours en lui un désir viscéral, mais la possibilité de la chute était désormais ancrée dans son corps, cicatrice aux coutures épaisses. Il avait réchappé au drame, s'était réincarné en berger une seconde fois, mais un berger pris de vertige. Suis-je encore capable de protéger les bêtes ? Et le troupeau, aura-t-il la mémoire de cette nuit ? Il progressait lentement en ressassant d'insolubles questions.

Puis il fallut encore traverser des forêts anciennes, de denses hêtraies, la lumière pénétrait les sous-bois par des trouées dans la futaie, éclairant soudain d'or le sol tapissé de feuilles mortes, le vert hypnotique

d'une pelouse jeune. Autour, des hêtres bicentennaires, nombreux, quelques frênes, ormes, bouleaux, au pied desquels proliféraient jacinthes, jonquilles, orchidées, un déferlement de printemps. Et ce vieux chêne noueux, omnipotent, captant soudain tout l'espace et marquant la moitié de l'ascension. Partout les arbres débourraient, exposés au risque de gelées. Le long des rus jaillissaient des buissons mauves, des touffes de lathrées clandestines qui apparaissaient d'un jour sur l'autre. Elles sont à poil, sans feuille, songea Gaspard, qui s'agenouilla pour les observer. Des plantes parasites, disait-on, qui s'alimentaient par un réseau de rhizomes enserrant les racines de l'arbre hôte. Il s'éloigna, laissant les butineurs précoces reprendre leur vol autour des cousinets violets.

Et il cavale encore, le sol spongieux couine sous ses pieds, il accélère, trébuche, retrouve son équilibre, les mousses de part et d'autre du chemin de plus en plus grandes, filandreuses, sombres, le passage rétrécit, les ronces accrochent ses vêtements, les branches l'agrippent, tout le retient. Peut-être que je pourrais me perdre ici... La forêt n'a plus de contours, elle est vivante, se dilate, respire, il court presque.

En chemin, il prépara dans sa tête le petit rapport qu'il ferait aux autres en vue de la transhumance : au clos du Lac, un hêtre en travers du sentier à couper, passage du raidillon des ruines, débroussailler un peu, encombrements qui risquent de déranger les chevaux.

Au lac Vert, le ciel se laissa voir d'un coup. Pause. Il fuma une cigarette. Partout, à la surface de l'étendue d'eau, on les apercevait nageant au ras. Des crapauds épineux en harde, l'un gêné par une

minuscule grenouille accrochée à sa patte, dans une tentative désespérée d'accouplement interespèce. Ça copulait en tous sens, s'en donnait à cœur joie. Avril, la promesse du vert, de la lumière, de la chaleur, mais les dernières traces de l'hiver, encore, ces névés persistants qui lui barraient le chemin et le thermomètre qui jouait avec les nerfs. Puis il fallut repartir, allez, Luna ! Et bientôt, il fut à découvert, franchit un dernier col, le soleil était haut, et enfin les pâturages, les vastes langues verdoyantes, et tout autour, les montagnes dressées hermétiquement, leurs parois sombres constellées de neige, les blancheurs sommitales, le vertige des arêtes qui perçaient les nuages. Il laissa l'air frais emplir son diaphragme, ses poumons. Plus qu'une heure. Il longeait maintenant les limites orientales de l'estive, la clôture qui la bornait empêchait les vaches et les chevaux du groupement pastoral voisin de faire trop d'incursions. Beaucoup de poteaux à remonter, il faudrait prévenir Patrick le vacher.

Gaspard arriva à la cabane avant midi. GP Escobas – cabane d'estive privée. La porte était pourtant toujours ouverte, une marotte de Jean. Les choses risquaient de changer, maintenant que le vieux avait passé la main du groupement pastoral composé de quatre éleveurs. Il avait pris cette décision quand les autres avaient renoncé à la transhumance de trois jours, une fantasque caravane de brebis, chevaux, mules et chiens, le long d'une quarantaine de kilomètres, à travers les villages, sur des sentiers escarpés. L'épopée rituelle avait été écourtée, les éleveurs menaient désormais les bêtes en camion jusqu'à un parking, au bout d'une piste forestière, d'où il

suffisait de marcher cinq ou six bonnes heures pour gagner l'estive. Le trajet était fait dans la journée.

Jean s'était battu contre cette décision. Les autres – Yves, Marco et Kevin – avaient invoqué les autorisations de traversée de village pénibles à obtenir, les risques encourus pour les bêtes en chemin, on en perdait toujours une ou deux, un périple inutile. Puisqu'on a des camions, maintenant, on va pas se priver, avait lancé Yves. Jean avait riposté : un vrai berger monte ses bêtes à pied, sur plusieurs jours. Elles ont besoin de sentir le voyage, on va pas à l'estive avec un moteur ! En vain. Jean avait mis des semaines à digérer. On ne partage pas la même vision du monde, avait-il dit à Gaspard. Moi, je ne suis pas chasseur de primes de la PAC. Je suis berger, veilleur de troupeau. Gaspard n'avait pas eu son mot à dire, il n'était qu'employé. Pourtant, il avait adoré ces épopées, les soirées où l'alcool coulait à flots, la lente ascension, ces trois jours suspendus qui redonnaient au métier son âme nomade. Mais même ramenée à une journée, la montée à l'estive revêtait une saveur rituelle. Il s'agissait de s'arracher à la maison d'Arpiet, pour entamer sa deuxième existence, libre. Une liberté relative cependant. Les bêtes vous enchaînaient à leur manière. Et aucune montagne n'était un ermitage ici. Jean l'en avait averti dès leur première rencontre : crois pas que tu prendras des maîtresses à l'estive, mon gars. Ta femme le saurait tout de suite ! Là-haut, tu te crois seul, mais tout se sait, combien tu bois de pinard, qui passe te voir, qu'un de tes agneaux est mort quand t'as pas encore trouvé le corps ! Y a toujours quelqu'un à jumeler depuis une crête.

Gaspard poussa la porte et entra pour jeter un œil. La cabane était spartiate, des couchages, une cuisine sommaire, un poêle à bois, une table solide, quelques chaises, de vieux livres posés sur une étagère décorée de plumes de rapaces. Et par la fenêtre, les montagnes en majesté, cet horizon-là, la dentelle des crêtes valaient tout le confort. Des visiteurs cet hiver, visiblement. Ils ont pas remis de bois, les cons. À moins qu'ils se soient abrités en urgence. Va savoir. Une mince couche de poussière avait tout recouvert. Les araignées et les musaraignes s'étaient fait plaisir. Un paquet de riz oublié avait été éventré, il n'en restait pas un grain. Au moins, elles ne gâchent pas ! Les couvertures étaient constellées de crottes de souris. Il soupira, le grand ménage attendrait. Il ouvrit l'une des deux malles. D'abord, l'inventaire de la bouffe et des produits véto restants, puis aller faire un peu de bois, ça de moins à gérer quand il monterait avec les bêtes. L'un des carreaux de la fenêtre était fêlé. Prendre les dimensions pour acheter de quoi le changer. Se retrouver en pleine tempête avec un carreau qui te pète à la gueule et passer des nuits à te geler, meilleur moyen de vivre un sale moment. L'estive recelait sa part d'imprévu, tout ce qui pouvait être anticipé était bon à prendre.

Quand il ressortit, le soleil était au plus haut. Son organisme maintenait sa température d'effort après les mille et quelques mètres de dénivelé avalés, suivis d'une heure à s'agiter dans la cabane, remettre quelques clous, compter, trier. Il suait à grosses gouttes. Le goût de sel dans sa bouche éveilla son appétit. Son ventre émit un étrange borborygme. Il n'avait rien mangé depuis l'aube, mais d'abord,

un bain glacé ! Il se dévêtit, puis il descendit vers le torrent. Les chardons et les pierres molestaient ses pieds attendris par l'hiver. À l'estive, il marchait souvent pieds nus, le soir, et se constituait, mois après mois, une épaisse corne – que Lucie s'échinait à vouloir anéantir à coups de râpe lorsqu'il revenait à l'automne, lui, renâclant contre ce retour forcé à la civilisation. Il gagna le ruisseau en contrebas, largement nourri par la fonte des dernières neiges sommitales.

Il s'allonge maintenant dans le ruisseau, nu contre les pierres. Le froid le saisit aussitôt, il sent son épiderme se rétracter, une douleur lui enserre la tête, son cul, son buste ; il regarde son sexe, recroquevillé par l'eau glacée, qui flotte dans le bouillon. Il laisse encore un peu le torrent le pétrifier, le froid le rend clairvoyant – ou bien c'est d'être revenu ici, dans cette estive où il a connu les plus grandes joies et l'effroi le plus absolu. Est-ce qu'il arrivera de nouveau à la peupler sans elle, à ôter son visage de sa tête ? L'eau engourdit ses pieds, ses jambes. Et remonter en crête ? Tenir le quartier d'août sans être harcelé par les souvenirs ? Est-ce qu'on se relève de ça ? Le froid lui serre le ventre, le flux du torrent masse ses épaules. Il n'a cessé de penser à elle tout l'hiver – à en devenir fou, en crever de chagrin. Il sort, le froid n'est plus soutenable. Il a mal, mais c'est bon pourtant, se sentir vivant. Il s'ébroue comme un chien. À toi, Lunita ! Et la chienne se jette à l'eau, en ressort en hâte, ébroue son corps, et se met à courir en cercle, jappant hystériquement. Il court lui aussi, et gueule soudain, c'est un cri immense, la voix se heurte aux parois rocailleuses du cirque au-dessus. Puis il éclate de rire, le corps

rougi, gelé, empli de l'énergie insufflée par ce bain, le premier de l'année dans le torrent.

Il se posa sur le banc devant la cabane, à droite de la porte en bois, pour manger un morceau de pain et du fromage, contemplant le panorama. Autour de la cabane, les campagnols avaient profité de son absence pour creuser des galeries à foison. C'était leur royaume aussi, le partager impliquait une rigoureuse organisation. Il s'agissait de consigner les denrées alimentaires dans des boîtes hermétiques. Il ne se résignait à l'usage de pièges qu'en cas d'invasion avérée, pour imposer à cette société de rongeurs de renoncer aux festins faciles. Il repensa au chemin, à peine quelques troncs à dégager, la transhumance pourrait se faire sans trop d'encombre. Encore deux ou trois heures de jour, il fallait finir l'inventaire, puis il dormirait ici. L'envie de montagne montait en lui, il sourit et fit glisser ses doigts dans les poils soyeux de Lunita. Il fallait que cette saison se passe bien, il le fallait à tout prix. Il serait en bonne compagnie, avec Lunita et la Rousse.

Le vieux acceptait de lui confier sa dernière chienne labrit. Elle allait sur ses dix ans et n'avait plus l'endurance exceptionnelle de ses jeunes années, mais elle tenait bon. Prends la Rousse avec toi cette saison, lui avait dit Jean un soir de mars. Tu ne vas quand même pas monter avec un seul chien de conduite ! C'est sûr que tu pourras pas la pousser trop fort. Mais tu as Lunita. Gaspard avait opiné en souriant. La Rousse était à l'image du vieux : vive et bornée. Les labrits, je les préfère aux bords, avait renchéri Jean. Ils sont têtus, c'est pas des machines. Vos chiens maintenant, ils bossent comme des

algorithmes... Le labrit, tu mets des années à l'avoir à ta main, il te surprend toujours. Moi je suis peut-être le dernier d'un monde lent !

En confiant la Rousse à Gaspard, il poursuivait la transmission entamée quatre ans plus tôt, quand il avait décidé de ne plus remonter. À la fin de cette saison ensemble, il avait dit : je l'ai tenue trente-quatre ans, cette montagne, elle est à toi. Moi, je passerai te voir, mais courir au cul des bêtes, c'est fini ! Ma montagne, il n'a jamais été question de la laisser à n'importe qui ! Tu comprends ? Tu as un truc, tu te débrouilleras. Ce jour-là, Gaspard avait chialé en remontant à Arpiet en voiture. Il avait dû s'arrêter pour reprendre une contenance avant de rentrer chez lui. Et au bord du torrent, alors que la vieille Citroën ronflait, sa carcasse au bord de la dislocation, il avait mesuré sa chance. Le vieux lui avait confié ses bêtes, qu'il garderait désormais, les clés de la cabane, les secrets de sa montagne, et puis sa dernière chienne. Et Jean avait beau être d'un monde bourru où on ne dit pas que l'on s'aime, leurs vies étaient liées.

Au milieu de la nuit, ça le reprit, l'angoisse. La sensation d'un bras autour de la gorge. Sueur, tremblement. Soudain, il n'y eut plus de pensées, juste la peur archaïque de la nuit. Il sortit, manqua trébucher sur la chienne. Me regarde pas comme si j'étais barge. Ouste ! Il respira le plus lentement possible, emplissant chacune des alvéoles de ses poumons. Calme. Il leva la tête vers le ciel. Et la lune lui apparut grosse, ronde, d'un rouge profond. L'éclipse totale. Un type docte l'avait annoncée à la radio, mentionnant au passage la date de la prochaine : décembre 2029. À chaque respiration, il sentait les

cauchemars s'éloigner. Elle serait sensationnelle, avait déclaré l'astrophysicien, on aura bientôt la chance de la voir. Bientôt... Décembre 2029... Pour un homme capable de se figurer ce qu'était une année-lumière, sept années ne représentaient rien. Pour lui, c'était l'éternité. Il respirait plus régulièrement. Une goutte de sueur coula le long de son front, froide. Il frissonna. Le ciel donnait l'illusion d'être à portée de doigts, vaste toile sombre, et pourtant rien de plus impalpable que le cosmos, une immensité de matière, de vide, de temps. Il observa encore l'astre incandescent, la silhouette irréaliste des montagnes dans sa lueur rouge. Qu'il se fût réveillé par hasard au moment précis où la Lune se trouvait dans l'ombre de la Terre l'interpella. Il ne savait pas si l'ardeur de l'astre lui signalait que la montagne l'accueillait, ou s'il s'agissait d'une menace. Il resta assis devant la porte de la cabane, se roula un joint et fuma dans le frimas printanier, sous la lune éclipée.